

face à tout, et son énergie la sauva. Secondée par des ouvriers intelligents et dévoués, la chose est plus commune qu'on ne pense, elle continua les affaires, éleva ses deux enfants, son fils qui n'avait que huit ans, sa fille, un peu plus âgée, et rien ne sembla changé à ce foyer ; rien ne manqua, ni aisance ni dignité, dans ce doux intérieur si bien dirigé, malgré la perte douloureuse de son chef.

Simon Saint-Jean ne pouvait parler sans attendrissement de cette époque d'épreuve ; il adorait sa mère et ne tarissait pas quand il rappelait les sacrifices et les efforts de cette femme si grande, si intelligente et si aimante. Il était fier de cette enfance laborieuse, et il n'aurait pu comprendre les âmes faibles et lâches qui rougissent de leur première obscurité, des humbles commencements de la vie, et cachent les privations que tant de parents s'imposent pour élever des fils ingrats au-dessus d'eux.

A quatorze ans, dès qu'il fut en âge de sentir et d'apprécier, il se rendit à notre école de Saint-Pierre, alors dans tout son éclat, et il se plaça bien vite parmi les premiers. Revoilà lui enseigna la figure, et il eût pu devenir peintre d'histoire, comme Bonnefond, mais sa modestie et la position de sa fortune lui firent penser à être simplement un de ces dessinateurs de fabrique à qui la ville doit sa richesse et sa réputation. Le dessinateur de fabrique peut facilement acquérir de l'aisance, sinon de la gloire, et il s'adonna entièrement à l'étude de la fleur.

Thierriat en fit son élève favori, et, entre ses mains, Saint-Jean fit des progrès rapides. Couronné à chaque concours, il obtint le premier prix de fleurs, en 1826, en présence de concurrents redoutables et nombreux.

Il entra dans sa dix-huitième année et dès lors il fut connu de ses maîtres et de ses rivaux. Un négociant qui avait un nom dans la fabrique lyonnaise, M. Didier-Petit, dont la maison célèbre créait des étoffes pour les souverains, devina le nouveau venu et s'empressa de se l'attacher. Le goût du maître développa le goût du dessinateur, qui, se méfiant de lui-même, crut devoir se perfectionner en prenant des leçons particulières dans l'atelier connu de M. François Lepage. Les leçons sévères de ce professeur modifièrent les ten-